

sont améliorantes, soit par les travaux ou les engrais qu'elles exigent, et dont le sol se ressentira pendant plusieurs mois de temps ; soit parce qu'elles fournissent des produits qui devront revenir directement au sol. Les racines fourragères offrent bien ces deux conditions. Elles sont en outre nettoyantes par les sarclages qu'elles exigent.

Les cultures dites étouffantes sont les fourrages dont les tiges fournies, sans intervalles entre elles, doivent gêner la croissance des mauvaises herbes. Cependant M. de Dombasle remarquait que ces cultures masquent plus souvent le mal pour un temps, qu'elles ne le détruisent.

50 Enfin, nous dirons que fourrages, fumiers, produits, s'enchaînent et se produisent réciproquement.

Les fourrages consommés sur la ferme reviennent à la terre en fumiers, lui rendant, outre les principes que ces fourrages lui avaient empruntés, ceux dont il se sont chargés pendant le travail de la digestion. Principes d'autant plus riches et fertilisants que les animaux étaient mieux nourris et plus gras.

Ce fumier, à son tour, donnera des récoltes d'autant plus productives qu'il aura été plus abondant et de meilleure qualité.

Et ces récoltes, d'un rendement plus considérable, n'auront pas exigé plus de frais que si le produit en eût été moins élevé.

On dit avec raison :

Fumier gras, fourrage gras, fourrage gras, bétail et fumier gras.

Que conclure de tous ces grands principes ?

Qu'il faut savoir choisir les cultures les plus avantageuses à tout point de vue, les faire alterner suivant les ressources dont on dispose. Placer les cultures nettoyantes et améliorantes entre les cultures salissantes et épaisantes et rendre au sol ce qui lui est emprunté par les plantes qu'on lui enlève.

On obtient ainsi les meilleures résultats tout en conservant sa terre dans le meilleur état de fertilité possible. (*Journal Français*)

Notes du Père Grognon.

BOEUFVS VS. CHEVAUX.

Les bœufs présentent de grands avantages dans une exploitation et procurent de plus larges bénéfices que les chevaux, alors surtout que l'étendue du domaine est peu considérable, n'exige par conséquent pas de gros transports et ne donne pas lieu à des travaux trop pénibles.

Le bœuf donne en même temps du travail et de la viande ; le cheval n'est bon qu'à travailler. Les bœufs ne perdent rien en prenant des an-

nées ; en cas d'accident d'ailleurs, ces animaux ont une valeur réelle ; le cheval perd chaque année, une grande partie de sa valeur, et dans le cas d'un accident, il n'est presque bon à rien.

Les bêtes appartenant à l'espèce bovine font, sans aucun doute, le travail de la ferme avec plus de perfection que les chevaux ; aussi ne craignons-nous pas de dire, contrairement à l'opinion de quelques-uns de nos confrères, que les bœufs remplaceront tôt ou tard le cheval dans le plus grand nombre des exploitations d'une moyenne étendue.

La vache rend surtout de grands services dans les petits domaines et, pour s'en convaincre, il suffit de visiter en détail l'arrondissement de Grenoble. On y trouve de nombreux propriétaires possédant 2 à 5 arpents et souvent moins ; ces propriétaires tiennent deux bonnes vaches dans leurs écuries ; ils font avec elles tous leurs travaux dans d'excellentes conditions, chaque année ils obtiennent deux élèves qu'ils conservent pour remplacer les mères ou qu'ils vendent à beaux deniers comptants, lorsque leur petite écurie n'a pas besoin d'être renouvelée.

Ces vaches produisent en moyenne 4 à 5 pintes de lait par jour chacune, et il est possible d'obtenir davantage en améliorant l'espèce bovine au point de vue de la lactation ; ces 4 à 5 pintes forment pour deux vaches un total de 3300 à 3650 pintes de lait par an. Une partie est consommée par la famille en nature ou en beurre et le surplus est vendu sous forme de lait ou de fromage, suivant que le domaine est plus ou moins rapproché d'un centre de population. En donnant à la pinte de lait une valeur de deux cents, ce qui n'est pas exagéré, le cultivateur perçoit tous les ans une somme de \$66 à \$73. Les deux élèves valent au moins \$6 la paire, à l'âge de 5 à 6 semaines, ce qui fait un total de \$72 à \$79.

Ce chiffre déjà satisfaisant pourrait bien encore devenir plus considérable par l'amélioration de l'espèce bovine ; il serait facile de rendre la lactation plus abondante et, dans ce but, de choisir pour la reproduction les taureaux et les vaches mères les mieux marqués ; à la campagne on s'occupe malheureusement trop peu de ce côté de la question ; nous avons vu souvent des vaches qui ne fournissaient que de très-faibles quantités de lait, ce qui n'empêchait pas le propriétaire de les garder dans ses étables, alors qu'il aurait bien mieux fait de les vendre pour s'en procurer d'autres possédant à un plus haut degré l'aptitude lactifère.

Le cheval est bien loin de se trouver dans ces conditions. Lorsque les travaux sont terminés, et ils ne sont pas considérables dans une petite

ferme et surtout pendant l'hiver, il ne donne que des pertes. Le cheval doit donc être laissé le plus possible de côté, excepté dans les fermes ou les transports lointains sont considérables, ce qui est assez rare, à moins qu'une industrie quelconque ne soit annexée à l'exploitation ; mais, dans ce cas, les conditions étant différentes, il faut appliquer des règles différentes.

SÈME-T-ON TROP DE GRAIN.

Un vice considérable existe généralement dans un grand nombre de localités. Les habitants des campagnes ont la fâcheuse habitude de semer une trop grande quantité de grain qui n'est pas en rapport avec les ressources dont ils disposent et, par suite, l'équilibre de l'assolement est complètement détruit ; les fourrages ne sont pas alors suffisamment abondants, les animaux de la ferme sont réduits à un petit nombre, les bénéfices sont fort restreints et les engrais font défaut.

Nous pouvons ajouter que les grains réussissent rarement dans ces conditions ; des terres maigres, souvent mal préparées, empestées presque toujours par les herbes parasites, ne peuvent pas donner de bons résultats, c'est élémentaire. Il serait bien préférable, sous tous les rapports, de cultiver en grain une moins grande quantité de terrains et de préparer ces terrains dans les meilleures conditions de labour, d'engrais, et surtout de faire disparaître les mauvaises herbes qui sont l'apanage d'une succession trop répétée de cultures en grain. Il est évident que l'herbe parasite graine comme la céréale, ces graines tombent ensuite dans le sol et se reproduisent l'année suivante. Pour faire disparaître cet inconvénient, il est de toute nécessité de faire succéder à une récolte de grain, soit une culture sarclée, soit une culture fourragère, c'est le seul moyen de détruire la mauvaise herbe. Et puis, quoi que l'on puisse dire, la loi des assolements est là, et certes elle déclare avec une haute autorité que les mêmes plantes trop souvent ramenées sur le même terrain réussissent rarement, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles.

Nous connaissons bien des localités où les blés rapportent 4, 5, 6 au plus pour un, tandis qu'il faudrait obtenir au moins 12 à 18 ; on récolte ainsi 7 ou 8 minots par arpent au lieu de 25 à 30, il en résulte nécessairement de la perte, car de semblables rendements sont loin de payer tous les frais. Ne vaudrait-il pas mieux semer seulement en blé un arpent au lieu de deux ; cet arpent bien labouré, bien fumé, bien purgé des mauvaises herbes, produirait 25, 28, 30 minots et même parfois davantage à l'arpent, les frais seraient sensible-